

INAUGURATION DU
COLLÈGE FRANÇOIS FURET

A ANTONY, le 7 Février 2003

*Discours prononcé
par Madame Mona Ozouf*





FRANÇOIS FURET

“ **N**OUS ne réfléchissons pas assez à ce que nous devons au fait d’habiter des villes dont les rues portent des noms – et pas des numéros – et dont le fronton des établissements publics nous invite à l’admiration. Nous marchons environnés de signes. Baptiser un collège est un des moyens que nous avons de lier l’avenir des enfants au passé des hommes de culture et de courage, et d’acquitter notre dette à l’égard de ceux dont nous sommes les héritiers reconnaissants.

Cela dit, il nous arrive souvent aussi d’être sourds au langage des rues et de passer en aveugles devant des statues que nous sommes incapables d’identifier. C’est pourquoi, au moment de placer ce collège sous le patronage de François Furet, qui nous a quittés voici bientôt six ans, il n’est pas inutile de rappeler ce dont nous lui sommes redevables.

François Furet appartient à cette génération de jeunes Français pour qui la guerre a représenté l’irruption de la tragédie dans le bonheur de l’enfance. Il était né en 1927 : assez tôt donc pour avoir vu sa jeunesse brutalement dépossédée de l’insouciance ; trop tard cependant pour avoir pu faire les choix héroïques de ses aînés immédiats et s’être engagé dans la Résistance autrement que de façon marginale. Pour lui, comme pour tant de jeunes gens de son âge, le choix de l’histoire comme discipline-reine, susceptible d’éclairer les débats contemporains, a été une manière de conjurer la mauvaise conscience née de cette situation boiteuse.

Au cours de sa vie d’historien, François Furet a embrassé des domaines très divers de l’histoire, nationale et internationale. Mais ce qui a fait sa notoriété est d’avoir complètement renouvelé l’histoire de la Révolution française. Il faut rappeler que le choix de cet objet d’études, dans les années 1950, réclamait d’un jeune chercheur quelque courage. La mode historique était alors aux phénomènes de longue durée, et

s'intéresser à un événement qui couvre dix petites années convulsives de notre histoire paraissait à beaucoup un découpage chronologique mesquin. Ensuite, et surtout, l'historiographie de la Révolution, très mal dégagée des passions partisans, voyait alors s'affronter, aux deux extrémités de notre éventail politique, deux escouades furieusement ennemies, mais étrangement unies autour d'une même idée, que la Révolution est un bloc : les uns psalmodiaient la célèbre formule de Joseph de Maistre, selon lequel « *tout est miraculeusement mauvais dans la Révolution française* » ; les autres rétorquaient que tout y est également admirable. Cette complicité belligérante, qui avait alors un immense pouvoir d'intimidation, semblait interdire tout examen critique de notre héritage révolutionnaire.

Le grand mérite de François Furet est d'avoir restitué à la Révolution française à la fois sa dignité d'objet historique et son caractère problématique. Sa dignité, car il a lumineusement montré que la Révolution déborde de toutes parts les étroites limites de sa chronologie : vers l'amont, par les siècles où la désacralisation de l'ordre du monde la prépare silencieusement ; vers l'aval, puisqu'on peut la faire durer jusqu'aux années d'installation de la République en France et que sa fascination s'exerce encore sur les régimes du XX^e siècle. On est fort loin d'un événement de courte portée. Son caractère problématique d'autre part : car il a mis au centre de sa recherche une énigme ; comment, de l'aurore éblouissante de la Révolution, a-t-on pu passer à la nuit de la Terreur ? Les partisans de la Révolution comme bloc ignoraient superbement le problème. Les uns n'avaient aucun regard pour l'aurore, tandis que les autres s'appliquaient à oublier la nuit. François Furet au contraire voulait tenir ensemble les deux versants de cette histoire pour tâcher de comprendre et de faire comprendre par quels ressorts mystérieux la Révolution française, si vite infidèle à ses principes, s'était radicalisée et défigurée.

On comprend du même coup que le simple fait de scruter l'énigme de la Terreur ait porté des esprits somnolents à camper François Furet en adversaire de la Révolution. Rien n'est plus faux, rien n'est plus sot. D'une part, en posant fermement cette question cruciale, Furet renouait avec une grande tradition française, politique et littéraire à la fois : celle des historiens républicains, de Quinet, de Michelet (et j'observe au passage que l'éclat de son style fait de lui, comme d'eux, un grand écrivain de l'histoire, davantage encore qu'un historien). D'autre part, ses textes ont toujours manifesté sans ambiguïté son attachement à 1789. On chercherait en vain chez lui trace d'une nostalgie de l'Ancien Régime ; le monde dont la Révolution accouche lui paraît plus noble que celui qui l'a précédé, car fondé sur la liberté et l'égalité des hommes : « *Je n'aime pas, a-t-il écrit, les historiens qui essaient de rabaisser la dimension de cet événement, un des grands événements universels de l'Histoire qui se trouve être un événement français* ».

François Furet avait le génie d'aller à l'essentiel : en traitant de la Révolution et en la comparant aux Révolutions d'Angleterre ou d'Amérique, il cherchait le secret de la singularité française. Ces clefs pour la France, il est aussi allé les demander à l'étude d'une autre question majeure de notre histoire, celle de l'école (car nul problème n'a davantage que le problème scolaire fait flamber les passions nationales). Quand on lit l'ouvrage qu'avec Jacques Ozouf il a consacré à l'alphabétisation des Français, celui qu'il a dirigé sur le siècle de l'avènement républicain, ou encore les nombreux articles qu'il a consacrés à Jules Ferry, on mesure l'admiration qu'il portait à la fondation républicaine des années 1880. Le grand mérite des républicains à ses yeux était d'avoir su incarner une République fidèle à la Révolution, dont l'image pourtant exorcise enfin la Terreur. Mais aussi d'avoir fait de l'école, qui assure l'égalité des droits et la promotion des talents, l'instrument indispensable de la culture démocratique. Il saluait en Jules Ferry un penseur de la liberté constitutionnelle et en Ferdinand Buisson un apôtre de la tolérance en matière d'éducation. Et c'est pourquoi il est heureux qu'existe aujourd'hui à Antony à côté d'un « Groupe scolaire Ferdinand Buisson », un « Collège François Furet » : on peut y lire une continuité républicaine, l'attachement, plus encore qu'à un régime, à une civilisation morale capable de réconcilier l'idée libérale et l'idée démocratique.

Lire François Furet, c'est donc explorer le patrimoine de notre pays. Mais des collégiens peuvent aussi en tirer des leçons morales. Car voici un historien qui s'est montré hostile à tout extrémisme idéologique, d'où qu'il vienne ; qui a combattu la tendance qui nous porte tous à croire ce qui nous fait plaisir ; qui a mis en garde les historiens contre leur péché mignon, l'illusion rétrospective de la fatalité, rappelé que l'événement historique est aléatoire et qu'il y a place pour la liberté dans les destinées humaines ; qui a réservé son admiration aux hommes capables de s'affranchir de leurs milieux sociaux et de leurs attachements spontanés et de réfléchir à contre-pente. Ainsi Tocqueville, qu'il n'a cessé de lire et de méditer et qu'il admirait pour avoir, bien que né dans un monde aristocratique, su accepter, penser et même reconnaître la démocratie. Votre collègue, soyez-en sûrs, va porter le nom d'un grand historien, mais aussi d'un homme généreux et ouvert, qui d'un bout à l'autre de son parcours, a illustré l'indépendance de l'esprit. ”

Mona Ozouf
Directeur de Recherche au C.N.R.S.